

FILMS DOCUMENTAIRES

Claude Schauli raconte son travail

► **Vous vous êtes** toujours demandé combien coûte un documentaire, comment il est financé, comment on dénêche ses protagonistes, combien de temps dure un tournage, et n'avez jamais osé le demander?

► **Voici donc toutes les réponses avec Claude Schauli**, journaliste et réalisateur des *Quatre Saisons du Petit train rouge* et d'*Et au milieu coule le Doubs*.

– Depuis quand connaissez-vous le Jura et comment êtes-vous entré en contact avec la région?

Claude Schauli: – Cela fait maintenant plus de 40 ans que je connais la région. Mon tout premier tournage a eu lieu à La Chaux-de-Fonds en 1969. En 1991, j'ai réalisé un documentaire pour *Temps présent* sur les défis que posait à la race franches-montagnes l'ouverture des marchés à l'Europe. Cela a été la première fois que j'ai eu l'occasion de vraiment travailler en profondeur aux Franches-Montagnes. Je dois dire que l'accueil ici est particulièrement bon, probablement parce que les gens ont l'impression de vivre dans une région marginalisée et qu'ils sont contents que l'on s'intéresse à eux. Et puis, durant mes 5 dernières années à la TSR, de 2004 à 2009, alors que j'étais producteur de *Passe-moi les jumelles*, j'ai aussi travaillé sur plusieurs sujets par ici, sur *P'tit Cœur* ou sur le facteur de guitares de Saint-Brais, par exemple.

– Comment vous est venue l'idée du film sur le petit train?

– C'est un ami à moi qui a rencontré Olivier Luder. Il m'a dit alors: «J'ai rencontré un type formidable, il y aurait moyen de faire quelque chose de passionnant avec lui.» Mais Olivier Luder ne voulait pas qu'on parle de lui unique-



Mehdi Bourkia dans le film *Et au milieu coule le Doubs*, de Claude Schauli.

PHOTO JEANNE GERSTER

ment, ainsi est née l'idée du reportage sur le train.

– Comment entrez-vous en contact avec vos personnages? Utilisez-vous les services d'un «fixeur» (personnage servant de guide, d'interprète, et permettant d'organiser des rencontres)?

– Non, un «fixeur» n'est nécessaire que lorsqu'on est dans un pays dont on ne connaît pas la langue, ou dans une zone où il y a un réel danger par exemple. Même en Birmanie, où j'ai fait de très nombreux reportages, je n'y avais pas recours, de peur de tomber également sur des «indics», des informateurs de la police. Ici, en Europe, c'est souvent une rencontre qui me permet d'en faire une autre. Et puis il y a les bistrotts, voire pourquoi pas l'Office du tourisme quand on est dans un endroit que l'on ne connaît vraiment pas. Rencontrer les gens, cela prend beaucoup de temps et de patience. Tout est question d'attitude, de disponibilité, il ne faut pas vouloir

tout organiser en un jour. C'est comme lorsque l'on voyage, il faut apprendre à se faire petit et à écouter les gens.

– Choisissez-vous tous vos personnages dès le départ?

– Idéalement, il faudrait avoir tous les personnages avant de rendre le dossier, mais ce n'est pas toujours possible.

– Lorsque le dossier est prêt, quelle est la prochaine étape?

– Il faut trouver le financement, et ce n'est pas la partie la plus agréable du travail. Dans le cas du film sur le Doubs (le problème était différent pour le film sur le petit train, qui avait été au départ réalisé pour la télévision), je me suis adressé en premier lieu à la RTS, puis à Cinéforum, un organisme qui comprend les 6 cantons romands, les villes de Genève et de Lausanne, la Loterie Romande et la RTS, et qui donne un pourcentage de ce que donne la RTS. Le canton du Jura et les Services industriels de Genève (à cause du volet sur l'hydro-

électricité) ont également participé. Enfin, j'ai reçu une somme de Ciné Succès, un programme de l'Office fédéral de la culture, qui permet de toucher un pourcentage sur les entrées d'un film à condition que l'argent soit réinvesti dans un projet futur. Dans ce cas, l'argent provenait des entrées du film sur le petit train.

– Combien a coûté approximativement le film sur le Doubs?

– Environ 250 000 fr., ce que l'on peut considérer comme un petit budget. Certaines personnes m'avaient dit que je ne pourrais rien faire de sérieux à moins de 400 000 fr., mais il n'était pas possible pour moi de trouver une telle somme.

– Vous avez votre propre société de production, Manisanda productions, depuis 12 ans. Pourquoi?

– Certains films ayant des sujets atypiques, de niche, doivent être faits en indépendant. Sinon, c'est pratiquement im-

possible de trouver une société qui accepte de les produire.

– Combien de films avez-vous produit en 12 ans?

– Plus de 30, d'une durée allant de 26 minutes à 90 minutes. La plupart étaient des films militants, sur des sujets tels que l'immigration ou le handicap mental par exemple. J'ai aussi réalisé un documentaire sur le chirurgien René Prêtre et de nombreux films sur la Birmanie, dont un sur Aung San Suu Kyi qui a été montré par 22 télévisions dans le monde.

– Combien de temps demande la réalisation d'un film comme celui sur le Doubs?

– Il s'est écoulé deux ans et demi entre le moment où j'ai débuté le projet et celui où le film est sorti en salle, et cela a représenté 1 an de travail à temps plein pour moi, dont 36 jours de tournage et 4 mois de montage. Il a fallu également 4 semaines pour ce que l'on appelle la postproduction, qui comprend l'ajout de sons additionnels ainsi que l'étalonnage des couleurs.

– Combien de personnes travaillent sur le tournage lui-même?

– Trois personnes, dont un cameraman, un preneur de son et moi-même. Et puis, deux jours supplémentaires ont été nécessaires pour tourner les images avec le drone. Celles-ci ont été tournées à la fin, lorsqu'une partie du montage était déjà effectuée et que je pouvais avoir une bonne idée des endroits où cela ferait sens. Il ne faut pas que cela soit purement un gadget.

– Combien coûte un tel tournage avec un drone?

– 2000 fr. pour un jour-née.

– Vous avez assuré vous-mêmes la distribution du film sur le Doubs? Est-ce un gros travail?

– Pas dans la région, où ce sont les cinémas eux-mêmes qui venaient me chercher. Mais ailleurs, c'est plus compliqué, et j'ai bénéficié de

l'aide gracieuse de Cédric Bourquard, des Breuleux, qui travaille pour le plus grand distributeur indépendant de Suisse. Ses conseils m'ont été précieux.

– Quel est votre film préféré, celui sur le petit train ou celui sur le Doubs?

– Le film sur le Doubs est beaucoup plus personnel, et il me correspond mieux. Le film sur le train était un film pour la télévision, une commande, et j'ai dû travailler plus vite que je ne l'aurais voulu. Malgré tout, il a joué un grand rôle dans ma vie, je sortais d'un long séjour à l'hôpital, et il m'a permis de me remettre en selle. Et son succès m'a complètement pris par surprise.

– Comment l'expliquez-vous?

– Je pense que c'est un film très dynamique, qui fait rêver. Et puis Olivier Luder est un personnage vraiment charismatique.

– Le film sur le Doubs connaît-il un succès similaire?

– Oui, il a marché un peu moins bien aux Franches-Montagnes, mais mieux ailleurs. En tout, on est déjà à plus de 8000 spectateurs, alors que tout le monde m'avait prédit qu'il marcherait beaucoup moins bien que le précédent. C'est une heureuse surprise. Je pense que cela est dû au fait que ce film montre qu'il y a autre chose dans la vie que la consommation ou la vitesse, que l'on peut être heureux au contact de la nature. Les gens ont besoin de rêve, de tranquillité.

– Avez-vous d'autres projets en vue?

– Pour l'instant, je dois m'atteler aux comptes finaux du film sur le Doubs. Ensuite, je crois que je vais marquer un temps d'arrêt, prendre le temps de réfléchir avant de me lancer dans une nouvelle aventure.

Propos recueillis par PASCALE JAQUET NOAILLON

LE NOIRMONT

Les Mardis de CinéLucarne, le retour

La deuxième partie de la saison des Mardis de CinéLucarne débute demain avec la projection de *Violette*, de Martin Provost, avec Sandrine Kiberlain et Emmanuelle Devos, qui raconte l'histoire de la rencontre et de l'amitié entre Violette Leduc et Simone de Beauvoir.

Le 21 janvier sera projeté *Aya de Yopougon*, de Marguerite Abouet et Clément Oubrerie. La vie dans un quartier populaire d'Abidjan, entre petits jeux de l'amour et émancipation familiale.

Le 4 février, ce sera le tour d'*An episode in the life of an iron picker*, de Danis Tanovic. L'auteur de *No Man's Land* retourne dans son pays d'origine, pour y témoigner cette fois-ci de la violence faite aux plus démunis, notamment ceux appar-

tenant à la communauté rom. Le 18 février, on pourra voir *Mr Morgan's last love*, de Sandra Nettelbeck. Veuf et bien seul, Mr Morgan reprend goût à la vie lors d'une rencontre fortuite à Paris avec une sympathique jeune femme. Le temps court mais précieux qu'ils passent ensemble va chambouler leurs vies.

Le 4 mars sera proposé *Cesare deve morire*, des frères Paolo et Vittorio Taviani, Ours d'Or du meilleur film à Berlin. Le film suit des prisonniers répétant la fameuse pièce de Shakespeare sous haute surveillance.

Le 18 mars aura lieu une soirée surprise avec une découverte printanière, tandis que le 1^{er} avril on pourra voir *Verliebte Feinde*, de Werner Schweizer, qui raconte l'histoire d'amour

entre Peter et Iris Von Roten, lui Valaisan catholique, elle défensive des droits des femmes, protestante venue de Zürich. Ces deux fortes personnalités s'écriront 1300 lettres en sept ans, analysant leurs sentiments à travers la politique, l'amour, le féminisme, la littérature, la sexualité ou encore la religion.

La saison se terminera le 15 avril avec *Il commandante e la cigogna*, de Silvio Soldini. Sur un ton léger, parfois même drôle, l'auteur porte un regard réaliste sur l'Italie contemporaine. Il montre le marasme dans lequel les gens tentent de survivre mais sans jamais se départir de son sens de l'humour. Une comédie ironique, à la fois douce et amère.

PJN

SÉRIE TV

La deuxième saison de «L'heure du secret» bientôt sur les écrans

Le mystère plane à nouveau sur la ville du Locle. En effet, dès le 11 janvier prochain, cinq nouveaux épisodes de *L'Heure du secret* feront leur apparition sur le petit écran le samedi soir à 20 h 10 sur RTS Un.

Montres et guérisseurs

L'heure du secret met en scène meurtres, secrets, guérisseurs et univers horloger dans un polar fantastique interprété par de nombreux comédiens romands, avec notamment Frédéric Recrosio dans un rôle tout à fait inattendu.

Tournée au Locle et à La Chaux-de-Fonds

Réalisée par Elena Hazanov, cette série a été intégralement tournée au Locle et à La Chaux-de-Fonds. Lyne (Catherine Renaud), une jeune Québécoise, vient d'hériter d'un atelier d'horlogerie. Sitôt arrivée au Locle pour régler cette succession, elle fait un étrange cauchemar. Quelques heures plus tard, un homme est assassiné. Alors que les cauchemars et les meurtres continuent, Lyne fait la connaissance de Joseph le guérisseur (Carlo Brandt), qui lui révèle une partie de ses ori-

gines. La jeune femme rencontre également Vincent (Frédéric Recrosio), artisan horloger, qui lui transmet sa passion pour les montres à complications. Ensemble, ils remonteront à la source des secrets qui hantent la mémoire du Locle.

Coproduite par CAB Productions et la RTS, *L'Heure du secret* avait fait son apparition sur le petit écran du 16 juin jusqu'au 28 juillet 2012, en 7 épisodes de 42 minutes. La deuxième saison prévoit pour l'instant 5 épisodes supplémentaires.

PJN

